

Marcel Aymé

Les pieds sur terre, la tête dans l'enfance

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

De nos jours encore, écrivait Jean Anouilh, quelques critiques n'ont de considération que pour les livres abscons et ennuyeux, parce qu'ils les imaginent gros de trésors secrets que l'avenir découvrira. Qu'ils s'éloignent donc d'une œuvre qui n'appelle pas leurs gloses. C'est pourquoi il arrive qu'un auteur soit «découvert» par le public avant de l'être par la critique. Tel fut le cas de Marcel Aymé avec la *Jument verte*, roman dont il disait : *C'est l'histoire d'un amour entre deux familles d'un village français. J'ai d'abord voulu rire à des souvenirs anciens, dont plusieurs datent d'avant ma naissance, et puis faire le compte de mes sentiments d'amitié et de méfiance à l'égard de ces paysans que je crois ne pas mal connaître, puisque j'ai vécu de leur vie très longtemps avant qu'on eût pu me convaincre de devenir un homme de lettres.*

La *Jument verte* est une gaillarde chronique villageoise où une sexualité «normale» occupe une place importante, mais c'est sa juste place. C'est aussi un tableau de mœurs et d'une certaine manière un roman historique, puisque l'action se situe à l'époque du général Boulanger. Le génie de l'auteur n'est pas d'avoir donné la couleur verte à une jument, mais de l'avoir faite parler. Le récit se fait donc à

deux voix, celle du cheval et celle du narrateur, qui trouve ainsi d'entrée de jeu ce merveilleux dosage de surnaturel et de réalisme qu'on rencontrera souvent dans son œuvre.

Dureté de la paysannerie

A la question : *Marcel Aymé préfère-t-il les paysans aux citadins ?*, il répondait tranquillement : *Il y a toujours eu parmi les humains une certaine proportion de coquins et d'imbéciles qui se retrouve dans tous les milieux avec une marge de variation très faible.* Ces paysans, qui cherchent à s'enrichir avant tout, sont aussi très portés sur les choses de la chair. Néanmoins, ils ont de frustes timidités. On se donne sans se montrer. Céder à la chair, c'est obéir à la nature (ô Jean-Jacques !), donc permis. (On est évidemment loin de l'expérience pécheresse que l'esprit fait de la vie charnelle par laquelle Baudelaire définissait l'érotisme.) Mais le regard et les caresses et les éventuelles paroles susceptibles de les accompagner sont pour eux des péchés. Le paysan de Marcel Aymé, l'œil humide et le ventre heureux, est également fort éloigné du paysan tragique et claudélien de Ramuz ; il est dur et rusé

comme dans les fabliaux. Mais cette dureté est partie intégrante d'un monde qui lui-même est très dur et où rien n'est donné.

Les paysans (jurassiens) de Marcel Aymé aiment aussi à discuter. Ce sont des raisonneurs. Ils veulent avoir raison, ils veulent surtout avoir le dernier mot. Dans ces villages, on est blanc ou bleu de naissance. C'est-à-dire qu'on hérite d'un certain nombre d'idées ou de préjugés politiques qu'on ne conteste jamais, ainsi que de solides haines à l'égard de ses voisins qui sont le sel de l'existence. On est heureux quand on a réussi à démontrer par $A > B$ à son voisin et adversaire que Dieu n'existe pas ou que la République ne vaut rien comme régime politique. Quant à rapprocher ces deux univers, on n'y songe pas, puisqu'encore une fois on est Haudoin ou Malivert de naissance, comme on serait guelfe ou gibelin de droit divin.

Marcel Aymé lui ne s'indigne pas. Il constate : *La simplicité des champs est naturellement indulgente aux brutes*. Il aime chez ses paysans une certaine vivacité d'humeur, et leurs enfants sont souvent plus heureux que ceux des citadins.

Ils le seraient peut-être parfaitement s'ils n'avaient pas de pères ni de professeurs, qui sont en quelque sorte leurs ennemis naturels. Les professeurs ne sont pas les pires. Les pères sont souvent monstrueux de bêtise et de cruauté. Ce qui n'empêche pas certains de ces adolescents de troquer leurs parents. Les couples ne sont guère mieux assortis. La femme est souvent insatisfaite et le mari chétif et imbu de ses droits. Parmi les adultes, la préférence de Marcel Aymé va aux originaux et aux vieillards un peu indignes. Je pense au héros de la *Vouivre* qui meurt avec une petite fille qu'il aimait en lui demandant combien font huit fois sept. Et qui a oublié la conversion de ce noble brutal et violent dans *Clérambard* ?

Petits bourgeois français

Après les romans paysans, les romans citadins. *Travelingue*, qui est une satire de la bourgeoisie progressiste à l'époque du Front populaire ; *Uranus*, qui montre la libération et l'épuration dans une petite ville de province ; et entre les deux, le merveilleux *Chemin des Ecoliers*, roman de l'occupation et du marché noir. Ce petit bourgeois français, nul peut-être mieux que Marcel Amyé n'a su nous le montrer, avec son côté sordide et ses brusques bouffées de poésie, son côté autoritaire et féroce, et son goût pour les idées avancées, libertaires, progressistes, son fatalisme et son penchant à la rouspétance.

Mais c'est surtout vers l'enfance que le goût de Marcel Aymé le porte. Moins la jeunesse, toujours un peu grégaire, que l'enfance, royale et solitaire, léger éclat de folie, l'enfance sans égards pour les grandes personnes. Ce regard aigu, ingénu, ce coude à coude sagace, cette mauvaise tête de l'enfant l'a gardé de rien céder au sérieux de la pensée et de la poésie. L'enfant tire la chaise aux prétentions

Campagne romande
pour la promotion de l'écoute

L'ECOUTE
C'EST L'AFFAIRE DE TOUS

LA MAIN TENDUE

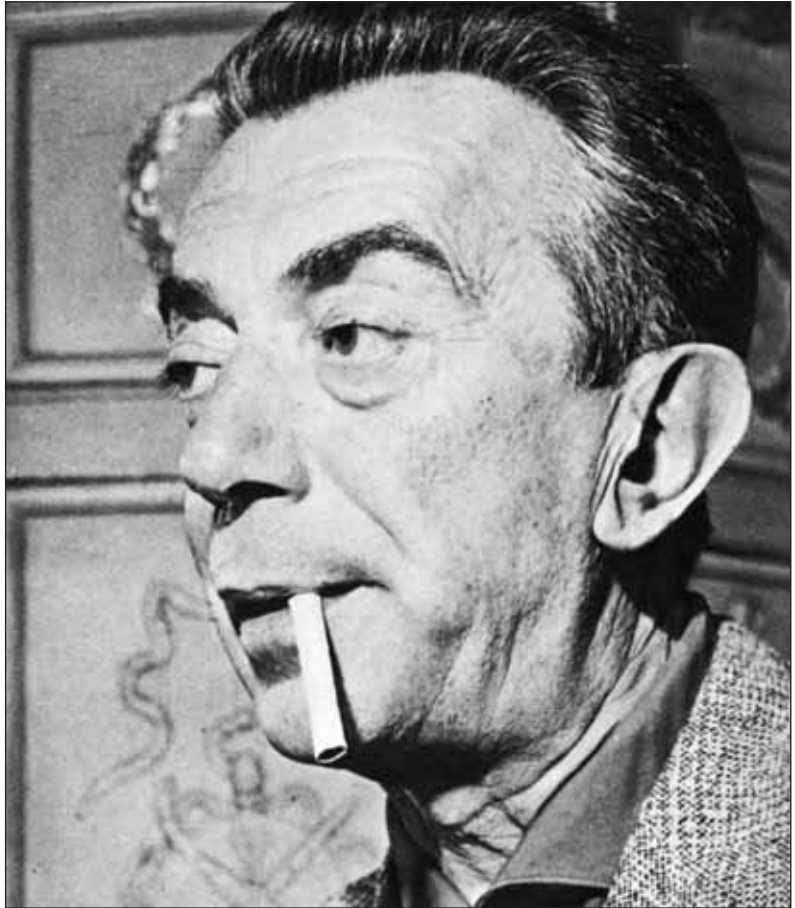
 143
JOUR ET NUIT



Case postale 161
1010 Lausanne
CCP 10-25-047-3

qui font les grandes personnes et qui les rendent sobres et bêtes. Et c'est, je pense, ce même esprit gentiment iconoclaste, cette absence de respect humain qui le fait déboulonner, dans son pamphlet *Le confort intellectuel*, le culte irréflecti rendu à Baudelaire (oui, lui justement) par une bourgeoisie qui se plaît à perdre la tête. Son personnage principal, M. Lepage, sorte d'aristocrate à la Boileau, qui n'est pas sans quelque parenté avec l'auteur, accuse sa classe, la bourgeoisie (il a une classe, n'en a pas honte et la défend) de sombrer dans l'abîme et le galimatias, par romantisme niais et peur du ridicule : *En réalité, dit-il, il n'y a pas de littérature classique ni de littérature romantique ; il y a d'une part la littérature saine, intelligible, dont les mots restent dans un rapport fidèle avec les objets, et de l'autre, une littérature qui a fait place au culte du flou, du vague, de l'étrange, du décousu et du biscornu. On peut néanmoins préférer le sonnet d'Oronte à la chanson d'Alceste : Si le roi Henri m'avait donné...*

Enfin, je ne serais pas complet si j'omettais de dire que le surnaturel - et un surnaturel théologique et même thomiste - était entré de bonne heure dans l'œuvre de Marcel Aymé avec *Les Contes du Chat perché* et la série des *Martin*. Ce sont des



Marcel Aymé

fables très morales, où l'auteur ne renonce en rien à ses qualités d'observateur. Un tel marche sur la mer mais la terre continue de tourner. Le départ est absurde mais les conséquences sont logiques. Notre paysan du Jura serait-il un verrier, une icône de vitrail ? Ou bien a-t-il regardé la terre, rien que la terre, le monde, rien que le monde et, là-dessus, et là-dedans, l'humanité moyenne, rien que moyenne ?

G. J.

□ **Marcel Aymé**

Œuvres romanesques, II

La Pléiade, Gallimard, Paris 1999, 1488 p.